

Les études de l'anthroponymie dans l'historiographie de l'époque moderne

Roberto Bizzocchi, Gregorio Salinero

DOI: 10.2436/15.8040.01.158

Résumé

Longtemps négligées par les historiens modernistes, les études d'anthroponymie connaissent un nouvel intérêt après avoir été l'un des domaines privilégiés des travaux d'histoire médiévale. Pourtant, les questions liées à la nomination (les prénoms aussi bien que les noms de famille) sont au cœur du travail de l'historien, tout spécialement dans les domaines de l'histoire sociale. Il apparaît aujourd'hui que l'anthroponymie doit s'orienter vers de nouveaux domaines et ne pas se contenter de rester jointe à l'histoire de la famille ou des spécificités régionales. Aussi, avec plusieurs équipes italienne, française, espagnole et irlandaise, nous avons organisé plusieurs rencontres (Paris, Pise et Madrid) dont l'orientation consiste à interroger ce domaine selon de nouvelles thématiques. Afin de ne pas se contenter d'étudier la nomination pour elle-même, il a été retenu de s'intéresser aux liens entre l'instabilité anthroponymique et la mobilité géographique et sociale des populations à l'époque moderne (migrations aux Indes, expulsions de minorités religieuses, déportations, exode rural notamment) ; mais aussi aux relations entre les pouvoirs et les systèmes de nomination, notamment par l'étude des processus d'imposition des noms et d'identification des personnes jusqu'aux débuts de l'époque contemporaine. Enfin, il faudra encore soumettre à des regards plus variés l'étude des interactions entre le domaine du religieux et les systèmes de nomination, en étudiant conjointement les évolutions des noms dans les populations des diverses confessions (au moment de l'irruption de la Réforme notamment) et des divers monothéismes le plus souvent en conflit durant l'époque moderne. Nous nous proposons ici de faire succinctement l'état des lieux des apports récents des études de l'anthroponymie moderne.

Plus que d'autres, les travaux d'anthroponymie sont partagés entre deux orientations contradictoires : d'une part, ils s'efforcent de rendre compte de la très grande diversité des formes de nomination, des changements de noms, de l'apparition de modes, de l'irréductible diversité des comportements et des contextes ; d'autre part, et le plus souvent au moyen de la statistique, ils tentent de dégager de la somme des cas originaux des règles de transmission, les contours de quelque système de nomination. La mise au jour de tels systèmes de nomination par les travaux remarquables des historiens médiévistes n'équivaut nullement (comme on pourrait être porté à le croire par erreur) à postuler que l'époque moderne voit triompher la stabilité anthroponymique. Bien au contraire, ces travaux ont ancré les questions de la dénomination des individus dans la diversité et la turbulence (rencontres d'Azay-Le-Ferron commencées en 1986 et travail poursuivi par Monique Bourin depuis plus de vingt ans).

Réviser les liens entre parenté et anthroponymie

La correspondance entre noms et parenté vise à fonder l'identité du groupe familial ainsi qu'à transmettre l'autorité et les biens de ses membres ; cependant, elle n'a rien de nécessaire ni de mécanique. Il y a une forte tendance parmi les historiens à lier l'histoire du nom de famille à l'histoire de la famille. Il n'est pas nécessaire d'expliquer l'importance de ce lien : pour les nobles, le nom de famille a la même valeur d'identité que les armoiries ; mais c'est également le cas pour les roturiers et les plébéiens dont les nécessités de l'administration des intérêts patrimoniaux viennent s'ajouter aux efforts des États et des Églises pour fixer les noms d'une génération à l'autre (Lefebvre-Teillard, 1992). Le lien entre famille et nom de famille est considéré si décisif que la recherche des généticiens se base sur ce présupposé (Rossi, dans Salinero et Testón Núñez, 2010, 153-159). Le choix devait alors se borner uniquement au prénom, et cela évidemment jusqu'à nos jours. C'est pourquoi l'histoire du prénom dans

l'Europe de la Réforme et de la Contre-Réforme présente un si grand intérêt. Au xx^e siècle cependant, avec les *religions politiques* des masses populaires (Pivato, 1999) qui se concrétisent pour les jeunes italiens et italiennes par l'adoption de prénoms tels que *Lenino*, *Libera*, *Dinamitardo* ou bien *Benito* ou encore *Romano*. La défense de cette appartenance à un groupe par le nom ne constituait pas la seule fonction du système de nomination. Mais elle était si fortement enracinée dans les esprits qu'elle a souvent contribué à infléchir l'enregistrement des pratiques nominales par les notaires ou par le personnel administratif lors de l'établissement des états civils ou bien lors de l'étude des familles. À cela, il faut ajouter que les recommandations religieuses telles que celles du concile de Latran 1215 (interdiction de consanguinité au 4^e degré canonique, mais autorisation des doubles alliances entre familles différentes) ont sans nul doute pesé sur le développement d'un système de nomination à deux noms, nom propre et cognomen avec une forte préférence pour le choix du patronyme. Dans une mesure difficile à estimer, les prescriptions du concile de Trente contre l'inceste jouèrent elles aussi dans le sens d'une stabilisation.

Les pratiques exogamiques se rencontrent partout dans l'Europe médiévale et moderne. Elles sont cependant bien loin de faire disparaître les formes d'alliances endogamiques de longue durée. Les effets des uns et des autres sur les modalités de nomination et de transmission des noms sont loin d'être homogènes. Il semble que l'on ne puisse pas associer trop simplement exogamie à souplesse des pratiques nominales et endogamie à conservation rigide des noms. Au rang des difficultés à s'interroger sur ces points arrive en tout premier lieu la rareté des études de la parenté sur la très longue durée, suivie par la diversité des perspectives retenues par les divers travaux sur la question. On peut cependant évoquer quelques cas. Dans celui de Trujillo d'Espagne, il n'est guère possible de reconstituer les lignages nobles, au nombre de 18 groupes familiaux, au delà de la première moitié du xv^e siècle : Altamirano, Orellana, Sotomayor, Mendoza, Corajo-Ramiro, Chaves, Loaisa, Tapia, Calderón, Hinojosa, Escobar, Paredes, Torres, Vargas, Carvajal, Bejarano, et Añasco-Pizarro. Mais à l'exception de deux d'entre eux, les Corajo et les Añasco, leur nom a perduré jusqu'à la fin de l'époque moderne. Ces familles pratiquent des alliances exogames qui ne semblent guère perturber la transmission durable des patronymes. Celle-ci est d'ailleurs renforcée par la répartition préalable des charges de la municipalité à égalité entre plusieurs lignages ainsi que par la multiplication des majorats qui comportent l'obligation de conserver le nom du fondateur ou de celle qui transmet les biens. Les noms de famille composés sont en nombre limité qui soulignent l'alliance de deux lignages ou bien de deux branches lignagères d'importance : Corajo-Ramiro ou bien Vargas-Carvajal (manuscrit *Linajes de Trujillo*, Federico Acedo Trigo, Archivo Municipal de Trujillo). L'aura acquise par nombre de ces patronymes durant la Reconquista (la reconquête de la péninsule sur les Maures) dans laquelle s'illustrèrent plusieurs de leurs membres, affermit encore ce mécanisme de conservation. Reste que plusieurs d'entre eux disparaissent, et que leur ancienneté demeure limitée en comparaison des exemples fournis par quelques cas italiens. Sur ce point, se reporter aux travaux remarquables de Sergio Nelli sur le bourg de Montecarlo di Lucca, en particulier au cas du lignage des Moroni suivi du milieu du xiv^e siècle au milieu du xvii^e siècle et dans lequel apparaissent plusieurs cognomens nouveaux durant cette longue période (Bizzocchi, Addobbati et Salinero, 2012). De plus, les vertus conservatoires des noms associés d'ordinaire au majorat sont quelquefois contredites par la pratique.

Ainsi, Diego de Vargas Carvajal part de Trujillo d'Espagne pour Los Reyes, vraisemblablement à la fin de l'année 1557 ou au début de 1558, afin d'y occuper une charge royale. Entretemps, sa femme Béatriz de Vargas restée sur place tombe malade et fait son testament peu de temps avant de mourir. Elle exige alors un nouveau système de nomination des héritiers, qui implique des restrictions à l'usage de son seul nom de Vargas et impose l'alternance des prénoms García et Juan pour l'héritier qui prendra la tête du majorat créé

avant le départ de son mari pour les Indes. Si le nom est de toute évidence lié aux biens, et spécialement à la terre, on voit que ce lien qui a lui aussi une histoire est spécialement soumis aux changements. Dans son testament fait à Los Reyes, le 28 juin 1562, Diego de Vargas Carvajal ne peut qu'entériner le changement : « L'an passé de 1557, devant Diego de Morales, écrivain public de ladite ville de Trujillo, doña Béatriz de Vargas et moi (...) avons passé un acte (de fondation) de majorat avec ce qu'elle tenait de Juan de Vargas, son père, au bénéfice de don Juan, notre fils aîné (...) ; l'année suivante, en 1558, alors que j'étais absent, la dite Béatriz de Vargas est décédée et dans le testament et les dernières volontés qu'elle a consigné elle a déclaré et (...) commandé que ceux qui succéderont à la tête du dit majorat s'appellent seulement du nom de Vargas voulant ainsi déroger à la clause de la fondation du dit majorat par laquelle elle et moi avons ordonné qu'ils se nomment Carvajal et Vargas » (testament de don Diego de Vargas Carvajal, Los Reyes, 28/6/1562, notaire Pedro Carmona, Archivo de Protocolo del Archivo Municipal de Trujillo). Don Juan n'utilise que le seul nom de Vargas. Sa fille Béatriz en fait de même. Il existe donc bien à cette époque une tendance au repli sur un seul nom de famille, le plus prestigieux, qui se confirme une nouvelle fois dans ces groupes importants, segmentés en de nombreuses branches latérales. Ce mouvement de sélection exclusive d'un nom s'accompagne ici d'une expansion de la place économique de la famille. Qui plus est, il se fait au détriment du nom de la branche paternelle. Les cas de changements de noms liés à la transmission des majorats sont courants. Dans le domaine andin, Carvajal n'est pas en odeur de sainteté, le nom est synonyme de brutalité des conquistadors et de comportement sanguinaire. Il est probable que ce fait ait pesé sur la décision de Béatriz qui apportait l'essentiel des biens mis en commun pour la formation de son majorat en Estrémadure. Mais la volonté de pérenniser son nom seul, non accolé à un autre, a prévalu sur toute autre considération. Le nom se répète, le nom se conserve, mais le nom se change aussi au sein d'un groupe de parents. D'autant que les liens entre pratiques exogamiques et tendances à la conservation des noms ne sont pas intangibles.

Gérard Delille a étudié l'exemple des alliances matrimoniales à Manduria dans les Pouilles (sur la base de la source du *Libro Magno* qui s'efforce de reconstituer les filiations par delà les noms) tout en le comparant notamment aux situations de Guillestre et de Champoléon dans les Hautes-Alpes (Delille, 2010). À Manduria, le premier groupe familial cité est celui des Agostino avec deux branches issues de deux cousins, Cicco et Paolo, et une troisième dénommée Maiorana. La branche des Maiorana disparaît durant la seconde moitié du XVI^e mais leur nom est repris par la branche de Paolo. Sur 132 mariages étalés sur deux siècles et demi très peu sont des mariages internes de type parallèle et patrilatéral. Malgré la séparation des branches il n'y a pas d'unions. Ce phénomène est démontré ailleurs par l'auteur, pour conduire à mettre en évidence deux règles : « on ne se marie pas dans le même nom que son père sauf homonymie évidente » ; et on ne se marie pas dans le nom d'une des mères de sa propre lignée ascendante masculine. Ces règles qui apparaissent comme très larges et qui se retrouvent dans l'ensemble des cas étudiés constituent selon l'auteur une sorte de socle fondamental des comportements familiaux et débordent largement les recommandations de l'Église. Elles sont très largement respectées aux XVI^e et XVII^e siècle. Il faut bien comprendre que la segmentation des familles a pu diversifier les noms de lignages, mais que néanmoins les mariages se font au sein d'un groupe élargi qui a des origines lignagères communes et identifiées en tant que telles. Lorsqu'une segmentation du lignage originel se produit en une nouvelle branche, cette dernière tend à prendre un nouveau nom qui peut se présenter un temps comme un surnom. La correspondance entre le nom et la parenté est donc rompue. Il n'en devient pas moins un nom de famille dans la mesure où il est transmis durablement, y compris semble-t-il lorsque la mémoire de l'ancêtre unique subsiste. Ce faisant, les tendances exogamiques contribuent à leur manière à multiplier les changements de noms, sans nécessairement accroître à l'infini le stock général des patronymes. On peut en effet imaginer

que les reprises de noms constatées à Manduria au XVI^e siècle, dans une période d'exogamie dominante, contribuent à conserver la mémoire de l'appartenance à un même lignage, sans toutefois que ceux qui se livrent à de telles reprises fournissent d'explication sur leurs motivations. En ce sens, l'exogamie ne contribue à l'instabilité des noms que dans une mesure limitée.

La turbulence des prénoms et des noms

Il s'avère spécialement nécessaire de s'interroger sur les diverses formes de stabilité apparente qui deviennent plus courantes au cours du XVII^e siècle : système à deux appellations, prénom/nom ; usage du patronyme en tant que nom de famille ; recours à des formes complexes à deux noms, notamment. Il convient de garder présent à l'esprit que le passage à un système à deux noms, nom propre (prénom français) et nom (un *cognomen*, patronyme ou matronyme généralement), n'équivaut pas à l'établissement d'un nom de famille qui suppose la transmission et la durabilité. Notons qu'il n'est guère aisé de décider à partir de quelle durée de transmission stable d'un *cognomen* il est légitime de parler de nom de famille : au regard de la longue durée, tout se passe comme si les *noms de familles* étaient des noms de famille pour un certain temps seulement. Enfin, ce nom doit-il s'appliquer à tous ceux et celles qui ont un lien de sang pour constituer un authentique nom de famille ? Sans nul doute faut-il se garder d'assimiler ces évolutions à l'avènement d'un système anthroponymique européen stable. Il convient au contraire d'éclairer ses évolutions par des études plus poussées de l'usage des noms dans le contexte d'une variété toujours accrue de systèmes de nomination de référence : noms de métiers, noms d'artistes, noms de soldats, noms d'esclaves, noms de migrants. Pour ce faire, il convient de distinguer entre étude des identités et recherche anthroponymique. L'identité déborde le nom qui tend à fixer et à renforcer une identité choisie ou subie. De même, mieux comprendre le jeu entre le renforcement des identités collectives et les itinéraires individuels contribuera sans doute à ne pas réduire l'anthroponymie à une extension de l'histoire de la famille.

D'autant que des phénomènes de mobilité d'une ampleur sans précédent animent l'Europe et l'Atlantique de l'époque. Rappelons quelques chiffres. Les grandes colonisations de l'Amérique démultiplient en les exportant les différents systèmes de nomination. Dans le même temps, ce sont de formidables occasions de changer de noms pour de très nombreux individus. Les migrations d'Espagne vers l'Amérique impliquent 300 000 personnes au XVI^e et au moins 400 000 au XVII^e, si on se contente d'estimer le volume des départs (Sánchez Rubio, 1993, et Martínez Shaw, 1994) ; plusieurs dizaines de milliers de morisques sont déportés vers les villes de l'intérieur de la péninsule en 1569-1570 après la guerre des Alpujarras, cependant que 300 000 d'entre eux en sont expulsés en 1609 (Domínguez Ortiz et Vincent, 1993) ; pour la période 1450-1750, à coup sûr, plus d'un million de personnes ont été réduites en esclavage dans la seule péninsule Ibérique (Stella, 2000) ; près de 300 000 chrétiens faits prisonniers en Méditerranée ont probablement dû embrasser la foi musulmane durant l'époque moderne (Bennassar, 2006) ; l'émigration des Irlandais vers les domaines hispanique et français voisine avec les 150 000 personnes durant les XVI^e et XVII^e siècles... La liste n'est pas exhaustive. Il faut ajouter à ces quelques chiffres les mouvements divers qui ne font pas l'objet d'un enregistrement particulier, tel que la simple mobilité rurale qui conduit des millions d'individus des campagnes vers les grandes villes, parfois via un séjour dans des lieux intermédiaires. Pour l'époque moderne, il faut donc estimer à des volumes considérables de plusieurs millions d'individus le nombre de migrants, toutes catégories confondues. Autant d'occasions de modifier son nom, d'en changer pour diverses raisons ou plus simplement de voir le sens de celui-ci et sa perception être radicalement modifiés, quitte à reprendre son nom d'origine une fois retourné chez soi.

Mais la mobilité et les migrations ne furent pas les seules causes de l'instabilité onomastique (même quant aux noms de famille). Le groupe de l'Université de Pise a éclairci quelques aspects intéressants du rapport entre nom, identité et pouvoirs. Le nom de famille est un fait social qui peut se former, changer, et disparaître avec les vicissitudes sociales des communautés. Les recherches d'Alma Poloni sur Castione della Presolana (Bergamo) et celles de Sergio Nelli sur Montecarlo (Lucca) montrent très bien que les *cognomi* se fixent à partir de la formation d'un patrimoine ou de la division de lignées particulières issues d'un même ancêtre ; mais ils peuvent aussi se perdre ou changer selon les modifications des conditions économiques des familles et des communautés (Poloni et Nelli, dans Bizzocchi, Addobbati et Salinero, 2012). Ces recherches, qui ne se bornent pas aux noms, mais reconstruisent aussi des rapports familiaux et des généalogies, montrent très efficacement que les familles et leurs noms suivent fréquemment des parcours différents, ce qui ne manque pas de poser d'épineux problèmes aux généalogistes.

À cela il faut ajouter quelques remarques d'importance. À savoir que nous ne pouvons étudier l'histoire des noms de famille qu'au travers de leur enregistrement ; et ce alors que les rapports entre usages des noms et enregistrements de ceux-ci s'avèrent spécialement complexes. Un même individu auquel sont attachées simultanément ou successivement des formes de dénomination différente peut être enregistré selon des critères en décalage avec les usages anthroponymiques qui le désignent. Ces discordances multiples nous échappent. Ainsi, après le Concile de Trente et ses ordres quant à l'enregistrement des naissances, des mariages et des décès, les curés continuèrent souvent à identifier les personnes selon des modalités différentes du nom de familles : Antonio, *le boucher, qui habite près du vieux pont* ou bien Giovanni, *le fils de la veuve Caterina boulangère* (Chauvard, dans Bizzocchi, Addobbati et Salinero, 2012). Antonio et Giovanni ont-ils un nom de famille ? Oui ou non, mais évidemment pas selon le sens que nous prêtons à ce mot. Certaines sources semblent plus attentives que les autres à l'enregistrement du nom de famille. Mais les mêmes sources donnent quelquefois des résultats tout à fait différents selon les exemples étudiés par Luigi Peruzzi (Bizzocchi, Addobbati et Salinero, 2012) des deux villages presque identiques de la Montagna Pistoiese, Popiglio e Piteglio, qui à la fin du XVI^e siècle ont des livres paroissiaux opposés quant à la présence (très forte ou très faible) des noms de famille. L'enregistrement de ceux-ci dépend des caractères fort différents et de l'outillage culturel des curés de chacun des deux villages. Tout cela (instabilité sociale et incertitudes de l'enregistrement) explique aussi pourquoi l'on peut trouver assez souvent durant cette époque de l'Ancien Régime des personnes à dénomination variable (hors du cas de migrations). Dans un exemple de Pescia (Toscane), daté de 1768, un homme poursuivi par l'officier du gouvernement se présente de la façon suivante : « Il mio vero nome, e cognome è Agostino del fu Paolo Seghetti, ma mi chiamano ancora de Panattoni perché mia madre era dei Panattoni, e per soprannome dei Paoletti, che chi mi chiama in un modo, e chi in un altro » (Archivio di Stato di Pistoia, sezione di Pescia, *Archivio vicariale*, 1133: document étudié par Sergio Nelli, *op. cit.*). Autant de facteurs susceptibles de modifier la dénomination des individus.

Quelques pistes pour l'anthroponymie moderne

C'est avec la naissance de l'État Civil moderne que les identités sont fixées plus précisément. Mais il ne s'agit pas d'un processus rapide et aisé. L'expérience du Royaume napoléonien d'Italie (Bizzocchi, 2010) montre tout à la fois les efforts étatiques pour stabiliser et contrôler les noms (à partir déjà de la forme extérieure des fiches, NOM Seghetti, PRENOM Agostino... ; même pour les illégitimes, NOM Di Genitori Incerti, PRENOM Antonio) ; et les difficultés rencontrées pour parvenir vraiment à obtenir un résultat durable. D'ailleurs la période de domination française ne fut pas assez longue en Italie pour assurer une politique continue en ce sens.

Une stabilisation plus décisive fut réalisée en Italie en 1866, lors de la naissance de l'État Civil du Regno d'Italia qui est à la base de la situation onomastique actuelle. Mais cette stabilisation présente encore quelques éléments de relativité et nombre de lacunes. Avant tout, il faut rappeler que les États qui ont imposé la stabilisation des noms de famille obligent quelquefois eux-mêmes, et non seulement en Italie, leurs citoyens à changer de nom (Lapierre, 1995). C'est une histoire liée à celle du nationalisme, et qui concerne des minorités variées selon les différents États. Pour l'Italie, il y a (outre la question des Juifs) la politique linguistique nationaliste, après la 1^{ère} Guerre Mondiale et avec le Fascisme, qui oblige les Allemands et les Slaves des régions annexées à *italianiser* leurs noms (Klein, 1986 ; Parovel, 1985 ; Hametz, 2010).

Un aspect plus subtil et compliqué de la relativité de la stabilisation des noms de famille est la question des sobriquets. Les sobriquets furent l'une des bases de la formation des noms de familles : *Guerci*, *Astuti*, *Corti*, et le plus répandu en Italie, *Rossi/Russo*. Mais leur histoire continue après la naissance des États Civils modernes au XIX^e siècle. Pour approcher de la compréhension de la place de ces sobriquets, il faut tenir compte du rapport entre les exigences bureaucratiques et les réalités des usages ordinaires de nomination. À un niveau plus simple, les sobriquets servent sans doute à distinguer un individu d'un autre dans le cas où les noms de famille sont trop peu nombreux. À ce propos, il y a en Italie le cas célèbre de Chioggia, près de Venise, où un pourcentage très haut de la population a seulement 2 *cognomens* : dans ce cas il s'est avéré nécessaire pour la bureaucratie elle-même d'accueillir officiellement les sobriquets dans ses registres. Il est d'autres cas dans un village de la Ligurie, Prato di Pontori près de Chiavari, où presque tout le monde s'appelle officiellement *Garibaldi*. Les surnoms ont aussi d'autres fonctions importantes dans la vie des communautés. Le sobriquet personnel identifie d'une façon ou d'une autre l'individu au sein de ses communautés d'appartenance. Le sobriquet familial permet de reprendre une partie de la liberté de dénomination confisquée par les progrès des États Civils. À travers le sobriquet, on peut en effet séparer une lignée ou un groupe précis à l'intérieur d'une descendance familiale plus vaste ; marquer les limites d'une convergence d'intérêts matériels ou symboliques dans un domaine particulier ; maintenir ou laisser disparaître le souvenir d'anciens rapports entre groupes domestiques désormais installés dans des villages différents (Bizzocchi, 2010). Sans doute faut-il voir dans la très grande variété des usages du sobriquet l'affirmation du goût des populations pour la fantaisie anthroponymique et la liberté onomastique.

La variété des sources mises à contribution par les auteurs des ouvrages récents montre à l'envie qu'il est illusoire d'imaginer que l'accumulation des études régionales pourra mener à une comparaison terme à terme des situations dans les diverses régions d'Europe : citons seulement les registres de baptême, de mariages et de décès, les livres de suppliques et d'appels de la chancellerie, les recensements, les livres d'état civil, les cadastres, les actes notariaux de toute sorte, les registres de circoncisions, licences royales pour aller aux Indes, procès criminels et civils, procès d'inquisition, sentences, mémoires, ordonnances militaires, rôles de montres, actes d'affranchissements, conventions de rentes et autres inventaires. Le travail statistique à mener est immense et nécessaire, mais il doit éviter l'écueil de postuler des évolutions vers une quelconque stabilité générale et celui de l'assimilation du nom à l'identité individuelle. Les auteurs se sont accordés à penser qu'une attention toute particulière doit être portée aux moments d'enregistrement, aux principes et aux présupposés qui président à la création des registres, aux périodes d'établissement d'un état civil qui tout à la fois révèlent la diversité des pratiques et l'instabilité des appellations et peuvent cacher celles-ci aux historiens. Ainsi Roberto Bizzocchi a insisté sur la phase d'occupation napoléonienne de l'Italie et sur les exigences de celle-ci en matière de noms (Bizzocchi, dans Salinero et Testón, 27-36). De la même manière, le rôle des notaires dans la tendance à la stabilisation des noms de familles doit-il être sondé. Nombre de phénomènes exigent des

études plus poussées : les effets des mesures du concile de Trente (qui ne produit pas directement de texte en matière de nomination) ; l'impact du passage progressif des registres religieux de baptême, décès et mariage à des systèmes d'état civil moderne et de manière plus générale le contrôle plus poussé des individus par les autorités ; les conséquences des situations de conquête, de colonisation ou de simple occupation sur les formes de nomination. Bien entendu, le nouvel échiquier religieux et politique de l'Europe moderne, laissé de côté ici, comporte lui aussi son lot de questionnements anthroponymiques. En somme, la qualité de la recherche sur ces divers aspects pourrait s'apprécier à l'aune des résultats inattendus qu'elle permettra sans doute de dévoiler.

Bibliographie

- AUKE PIERTER, Jacobs, « Pasajeros y polizones. Algunas observaciones sobre la emigración española a las Indias durante el siglo XVI », *Revista de Indias*, n° 172, Madrid, 1983.
- BECK, Patrice (éd.), *Études d'anthroponymie médiévale, VII Rencontres d'Azay-Le-Ferron, 1995, Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne. Discours sur le nom : normes, usage et imaginaire (VI-XVI), t. IV*, Tours, 1997.
- BENNASSAR, Bartolomé et Lucile, *Les chrétiens d'Allah : l'histoire extraordinaire des renégats, XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, nouvelle édition augmentée, 2006.
- BIZZOCCHI, Roberto, « Por un programa de investigación sobre apellidos italianos », dans : Gregorio SALINERO et Isabel TESTON NÚÑEZ (éd.), *Un juego de engaños. Movilidad, nombres y apellidos en los siglos XV al XVIII*, Madrid, 2010, 27-36.
- BIZZOCCHI, Roberto, « Marchigiani senza cognome. Un'inchiesta nell'Italia napoleonica », *Quaderni Storici*, 45-2, 2010, 533-584.
- BIZZOCCHI, Roberto, Andréa ADDOBBATI y Gregorio SALINERO (éd.), *I cognomi italiani nell'ambito dell'antroponimia dell'Europa mediterranea*, Pisa, 2012.
- BOURIN, Monique (éd.), *Études d'anthroponymie médiévale, I-II Rencontres d'Azay-Le-Ferron, 1986-1987, Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne, t. I*, Tours, 1989.
- BOURIN, Monique, et Pascal CHAREILLE (éd.), *Études d'anthroponymie médiévale, III-IV Rencontres d'Azay-Le-Ferron, 1989-1990, Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne. Intégration et exclusion sociale : lectures anthroponymiques, t. II-1 Persistance du nom unique. Le cas de la Bretagne, anthroponymie des clercs, et t. II-2, Persistances du nom unique. Désignation et anthroponymie des femmes. Méthodes statistiques pour l'anthroponymie*, Tours, 1992.
- BOURIN, Monique, et Pascal CHAREILLE (éd.), *Études d'anthroponymie médiévale, V-VI Rencontres d'Azay-Le-Ferron, 1991-1993, Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne, t. III, Enquêtes généalogiques et données prosopographiques*, Tours, 1995.
- BOURIN, Monique, et Pascal CHAREILLE (éd.), *Études d'anthroponymie médiévale, VII-VIII Rencontres d'Azay-Le-Ferron, 1995-1997, Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne. Intégration et exclusion sociale : lectures anthroponymiques. Serfs et dépendants au Moyen Âge (VIII-XII), t. V-1 et t. V-2, Serfs et dépendants au Moyen Âge (Le nouveau servage)*, Tours, 1997.
- BOURIN, Monique, Jean-Marie MARTIN, François MENANT (éd.), *L'anthroponymie : document de l'histoire sociale des mondes méditerranéens médiévaux*, Actes du colloque international organisé par l'École Française de Rome, 6-8 octobre 1994, Rome, 1996.
- BOURIN, Monique, et Pascual MARTINEZ SOPENA (éd.), *Anthroponymie et migrations dans la chrétienté médiévale*, Madrid, 2011.
- CATANE, Moché, « Les prénoms des juifs du Bas-Rhin en 1808 », dans : Jacques DUPAQUIER, Alain BIDEAU, Marie-Elizabeth DUCREUX (éd.), *Le prénom. Mode et histoire. Entretiens de Malher 1980*, Paris, 1984, 321-331.

- CURSENTE, Benoît, « Aspects de “La révolution anthroponymique” », dans : Monique BOURIN, Jean-Marie MARTIN, François MENANT (éd.), *L'anthroponymie : document de l'histoire sociale des mondes méditerranéens médiévaux*, Actes du colloque international organisé par l'École Française de Rome, 6-8 octobre 1994, Rome, 1996, 41-62.
- DELILLE, Gérard, « Parenté et alliance en Europe occidentale. Essais d'interprétation générale », *L'Homme*, n° 193, 2010, 75-136.
- DENIS, Vincent, *Une histoire de l'identité : France, 1715-1815*, Paris, 2008.
- DOMÍNGUEZ ORTIZ, Antonio, et Bernard VINCENT, *Historia de los moriscos*, Madrid, 1993.
- DUPAQUIER, Jacques, Alain BIDEAU, Marie-Elizabeth DUCREUX (éd.), *Le prénom. Mode et histoire. Entretiens de Malher 1980*, Paris, 1984.
- FINE, Agnès, et Françoise-Romane OUELLETTE (éd.), *Le nom dans les sociétés occidentales contemporaines*, Toulouse, 2005.
- GAINOT, Bernard, *Les officiers de couleur dans les armées de la République et de l'Empire (1792-1815)*, Paris, 2007.
- HAMETZ, Maura, « Naming Italians in the borderland, 1926-1943 », *Journal of Modern Italian Studies*, 15-3, 2010, 410-430.
- HEBRARD, Jean, « Esclavage et dénomination : imposition et appropriation d'un nom chez les esclaves de la Bahia au XIX^e siècle », *Cahiers du Brésil contemporain*, 53-54, 2003, 31-92.
- HEMMING, John, *La Conquista de los Incas*, México, 1982.
- HOYEZ, Suzanne, et Andrée RUFFELARD, « Prénoms protestants au XVII^e siècle en Brie et en Provence », dans : Jacques DUPAQUIER, Alain BIDEAU, Marie-Elizabeth DUCREUX (éd.), *Le prénom. Mode et histoire. Entretiens de Malher 1980*, Paris, 1984, 223-231.
- KLEIN, Gabriella, *La politica linguistica del Fascismo*, Bologna, 1986.
- KLAPISCH-ZUBER, Christiane, « Le nom refait. La transmission des noms à Florence (XIV^e-XVI^e siècles) », *L'Homme*, 20-4, 1980, 77-104.
- KLAPISCH-ZUBER, Christiane, *La maison et le nom. Stratégies et rituels dans l'Italie de la Renaissance*, Paris, 1990.
- KLAPISCH-ZUBER, Christiane, « Quel Moyen Âge pour le nom ? », dans : Monique BOURIN, Jean-Marie MARTIN, François MENANT (recueillis par), *L'anthroponymie : document de l'histoire sociale des mondes méditerranéens médiévaux*, Actes du colloque international organisé par l'École Française de Rome, 6-8 octobre 1994, Rome, 1996, 473-480.
- LAPIERRE, Nicole, *Changer de nom*, Paris, 1995.
- LEFEBVRE-TEILLARD, Anne, *Le nom. Droit et histoire*, Paris, 1990.
- MARTÍNEZ SHAW, Carlos, *La emigración española a América (1492-1824)*, Oviedo, 1994.
- MARTÍNEZ TORRES, José Antonio, *Prisioneros de los infieles. Vida y rescate de los cautivos cristianos en el Mediterráneo musulmán (siglos XVI-XVII)*, Barcelone, 2004.
- MOLENAT, Jean-Pierre, « L'onomastique tolédane entre le XII^e et le XV^e siècles. Du système onomastique arabe à la pratique espagnole moderne », dans : Monique BOURIN, Jean-Marie MARTIN, François MENANT (éd.), *L'anthroponymie : document de l'histoire sociale des mondes méditerranéens médiévaux*, Actes du colloque international organisé par l'École française de Rome, 6-8 octobre 1994, Rome, 1996, 167-178.
- MUÑOZ DE SAN PEDRO, Miguel, « Francisco Pizarro debió apellidarse Díaz o Hinojosa », *Revista de Estudios Extremeños*, VI, 1950, 503-542.
- PAROVEL, Paolo, *L'identità cancellata. L'italianizzazione forzata dei cognomi, nomi e toponimi nella "Venezia Giulia" dal 1919 al 1945*, Trieste, 1985.
- PETRE-GRENOUILLEAU, Olivier, *Les Traités négrières : essai d'histoire globale*, Paris, 2006.
- PIVATO, Stefano, *Il nome e la storia. Onomastica e religioni politiche nell'Italia contemporanea*, Bologna, 1999.
- TOAFF, Renzo, *La nazione Ebraica a Livorno e a Pisa, 1591-1700*, Florence, 1990.
- ROSTWOROWSKI DE DIEZ CANSECO, María, *Señoríos indígenas de Lima y Canta*, Lima, 1978.

- ROSTWOROWSKI DE DIEZ CANSECO, María, *Doña Francisca Pizarro: una ilustre mestiza, 1534-1598*, Lima, 1989.
- SALINERO, Gregorio, *Une ville entre deux Mondes. Trujillo d'Espagne et les Indes. Pour une histoire de la mobilité à l'époque moderne*, Madrid, 2006.
- SALINERO, Gregorio (texte), Alexis DE KERMOAL (dessins), *Maîtres domestiques et esclaves du siècle d'or. Dépendance domestique et dépendance servile à Trujillo*, Madrid, 2006.
- SALINERO, Gregorio, « Sous le régime des licences. L'identification des migrants vers les Indes espagnoles, XVI^e, XVII^e siècles », Actes du colloque des 2-3-4 décembre, Naples 2004, dans : Claudia MOATI et Wolfgang KAISER (dir.), *Gens de passage en Méditerranée de l'Antiquité à l'époque moderne. Procédures de contrôle et d'identification*, Paris, 2007, 345-367.
- SALINERO, Gregorio, et Isabel TESTON NUÑEZ (éd.), *Un juego de engaños. Movilidad, nombres y apellidos en los siglos XV al XVIII*, Madrid, 2010.
- SÁNCHEZ RUBIO, Rocío, *La emigración extremeña al Nuevo Mundo: exclusiones voluntarias y forzadas de un pueblo periférico en el siglo XVI*, Madrid, 1993.
- SÁNCHEZ RUBIO, Rocío, Isabel TESTÓN NÚÑEZ, *El hilo que une. Las relaciones epistolares en el Viejo y el Nuevo Mundo, (siglos XVI-XVIII)*, recueil de textes avec prologue d'Antonio DOMÍNGUEZ ORTIZ, Mérida, 1999.
- TESTÓN NÚÑEZ, Isabel, *Amor, sexo y matrimonio en Extremadura*, Badajoz, 1985.
- STELLA, Alessandro, *Histoires d'esclaves dans la péninsule ibérique*, Paris, 2000.
- SUBLET, Jacqueline, *Le voile du nom. Essai sur le nom propre arabe*, Paris, 1991.
- SUBLET, Jacqueline, « Nom et identité dans le monde musulman », dans : Monique BOURIN, Jean-Marie MARTIN, François MENANT (éd.), *L'anthroponymie : document de l'histoire sociale des mondes méditerranéens médiévaux*, Actes du colloque international organisé par l'École Française de Rome, 6-8 octobre 1994, Rome, 1996.
- VINCENT, Bernard, « Les morisques et les prénoms chrétiens », dans : Louis CARDAILLAC (coord.), *Les morisques et leurs temps*, Actes de la table ronde internationale, 4-7 juillet 1981 (Montpellier), Nîmes, 1983, 57-70.

Roberto Bizzocchi
Università di Pisa
Italie
bizzocchi@stm.unipi.it

Gregorio Salinero
Université Paris I Panthéon-Sorbonne
France
gregoire.salinero@wanadoo.fr